

# Les Miracles de l'Ourcq

Véronique Pierron

# Les Miracles de l'Ourcq



© Presses de la Cité, un département de Place des  
éditeurs, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0409-0

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Le coup de soleil de Juno*

Juno passa voir si le Vieux allait bien. Sa maison se désolidarisait d'elle-même et les murs assemblés de vieilles planches et de carton ressemblaient à un couple en désamour au bord du divorce. Juno rajusta une palette de guingois avec un bout de fil de fer. De la fumée s'échappait de l'ouverture qui faisait office de porte. Le foyer de la baraque, chaud comme un ventre de femme, ne préservait son intimité qu'à la grâce d'un morceau d'étoffe verte à petites fleurs jaunes. Le grand Noir ramassa une pierre et la balança sur un rat. Il déguerpit dans un bond. Juno se promet de rafistoler la cabane du Vieux les prochains jours.

Se glissant à l'intérieur, il le trouva assis, les coudes sur la table et le litron de vin posé devant lui en guise de trophée. Depuis longtemps, l'alcool s'était glissé dans sa vie pour soulager ses angoisses et Juno ne savait plus quoi faire pour le dissuader de boire.

Le soir tombait sur le village. La fraîcheur de mars vaporisait l'air de gouttelettes en suspension. L'humidité se frayait un chemin partout en se creusant, via les pores de la peau, un tunnel vers l'âme. En contrebas, le canal de l'Ourcq étirait sa surface miroitante tel un animal paresseux. Sa seule ambition d'infini le tenait éveillé vers des lieux que les hommes du village ne connaîtraient pas mais pouvaient imaginer. Sur des kilomètres en amont, les rives se jumelaient en s'égayant de ces villages-champignons qui poussaient comme des

pissenlits. Sur l'autre berge, un village de voyageurs attisait les jalousies des autres campements. Il était bien tenu, avec des voitures, des camions et des caravanes qui protégeaient les hommes de la froideur de cimetièrre de la terre. Le seul de tous à posséder des toilettes, des baraques en plastique que la mairie de Bobigny avait fait installer.

Juno sourit en plongeant son regard dans le défilé d'argent du canal. Les favelas parisiennes étaient bien plus miséreuses que celles de son pays. Ici, elles étaient en devenir. En France, les pauvres avaient encore tout à apprendre : construire des cabanes qui ressemblaient à des foyers, les entasser pour former des rues et envahir, peu à peu, l'espace public délaissé par les communes. Pour finir par créer une ville avec l'âme battante de tous ses habitants. Il avait quitté sa favela de

São Paulo pour atterrir dans ce village. Il savait que ce n'était qu'une transition. Un passage. Le Vieux lui apprenait le français. À lire et à écrire aussi. C'était nouveau pour lui, l'instruction. Et puis il travaillait, Juno, il ne faisait pas le métier de mendiant, il avait un vrai boulot et un vrai courage.

Parfois pourtant, la vie était si douce par ici. Malgré la boue et ces cabanes de tissu, de plastique et de carton qui isolaient mal des bouffées glacées que l'hiver cristallisait dans le couloir venteux du canal. Lorsque Sylvestre faisait un feu sur la petite place autour de laquelle tournoyaient les baraques, des notes de valse s'échappaient alors, pour courtiser la nuit. Un grand, un haut feu rougeoyant léchait de sa langue incandescente les bras froids du soir et explosait les ténèbres de la clarté de Dieu. Le regard

doux de Marie veillait sur ses enfants. Kidnappée de son église et récupérée aux Puces, une statue d'un mètre vingt de l'Immaculée se réchauffait l'éternité contre le brasero. Un soir, Sylvestre avait rapporté sur son dos la Vierge peinte de bleu et de blanc. Lorsqu'il la vit, le Polonais décida qu'elle protégerait le village. À certains endroits, le plâtre se fissurait et la peinture semblait en état d'urgence. Il manquait plusieurs doigts à la main gauche et son bouquet de roses n'était plus qu'un souvenir fané mais son regard doux et intact embellissait les pensées. Le très pieux Sylvestre fleurissait chaque jour le bas de sa robe et Juno avait acheté des bougies pour que Nossa Senhora ait une belle vie dans ce village, si loin de son église. Noury prenait alors son violon qui, de ses notes douces, couronnait sa tête de roses et habillait



les baraques en demeures. Il jetait un sort à la misère en chantant des chansons d'amour qui s'envoleraient aussitôt, pour poursuivre leurs promesses au gré de la route silencieuse des eaux du canal. Sandra cuisinait des pâtes *al dente* pour tous. Ils imitaient leurs voisins roms et, à ces moments-là, ils étaient heureux.

Juno travaillait dans les cuisines d'une brasserie de la Défense. Il faisait la plonge. À partir du moment où il était propre et ponctuel, le patron ne lui posait pas de questions. Toutes les semaines, il recevait sa paye en cash et trouvait cet arrangement plutôt parfait. « C'est plutôt parfait », répétait-il en imitant le Vieux, et il riait. Au restaurant, il était bien traité et bien nourri. Il s'entraînait et apprenait avant de prendre son envol, persuadé que ce pays était fait pour lui et lui pour ce pays. Cette certitude ne valait-elle pas

quelques sacrifices ? Alors, Juno lavait chaque jour des dizaines d'assiettes, de couverts, des verres à profusion, des plats, des casseroles, des poêles et des cocottes. Jamais il ne se plaignait et continuait à sourire car il avait la chance d'avoir un vrai boulot provisoire. Tout le monde ignorait encore qu'il était un chevalier dont la destinée était de prendre d'assaut la capitale pour la déposer aux pieds de ce coup de soleil aux cheveux blonds appelé Isabelle.

Juno adorait l'effervescence qui régnait dans le restaurant à l'heure du déjeuner : les sauces, les mets qui mijotaient, les salades lavées par le commis et les plats que les serveurs faisaient danser dans les airs pour finir sur la table des clients en trois petites notes de musique. Il avait l'impression de vivre doublement, avec en bonus

les odeurs, les couleurs, la musique du cliquetis des couverts et des assiettes qui s'entrechoquent, celle du pépiement du fouet battant des œufs dans un saladier. Une batucada dirigée par le chef dont la tessiture de ténor était toujours ponctuée par un « Oui, chef » effrayé, balancé par la voix flûtée du commis qui vivait son rêve de télé-réalité culinaire.

La vie lui semblait belle. Il se sentait protégé au restaurant et au village où la présence parfois rude de ses compagnons le rassurait. Ils étaient fidèles. Pas comme ce cousin qui l'avait accueilli à son arrivée en France pour le jeter à la rue un mois après, parce qu'il refusait de coucher avec lui. Juno ne couchait qu'avec des femmes. Il s'était retrouvé à errer avec le peu d'argent qui lui restait. Toute la journée, il avait erré dans Paris et en fin d'après-midi il avait décidé de dépenser

quelques sous pour un *cafézinho*. Il s'était affalé sur la terrasse d'un café chic des Champs-Élysées sans se douter qu'une partie de son maigre pécule y serait engloutie. Une femme le secourut. Elle lui fit des avances très franches, paya le café et embarqua Juno chez elle. Le lendemain, il avait un job de plongeur. Il dormit plusieurs jours sur le trottoir et, un soir, tomba sur un des Roms qui venait ramasser sa troupe de mendiants dans les rues de Paris. Juno avait acheté une brioche à une petite fille qui faisait la manche au début de l'avenue Jean-Jaurès. Il s'était mis à discuter avec elle à l'aide de grimaces et de ses mains car ni l'un ni l'autre ne parlait bien le français. Elle lui avait fait comprendre que son oncle vendait une caravane sur le canal de l'Ourcq. Il paya cash 150 euros pour une carcasse qu'il

retapa. C'est ainsi que Juno trouva un toit qu'il installa avec l'aide des Roms, assez loin de leur village car ils ne voulaient pas d'étrangers à proximité de leurs camps. Petit à petit, des baraques s'étaient agglomérées autour de la caravane de Juno, donnant naissance à un nouveau village-champignon. Le seul sur la rive gauche du canal. La rive droite était déjà occupée par les Roms et les voyageurs.

La porte était fermée. Personne pour lui ouvrir. La librairie semblait en berne. Noire et sombre, presque menaçante. La porte ressemblait à une mâchoire de pitbull sur le point de montrer ses crocs pour avaler la jeune femme qui ne se lassait pas de la secouer. Certains passants se retournaient. D'autres, blasés par le spectacle de la folie ordinaire